

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

NOUS LES VIVANTS

Roy Andersson

Né le 31 mars 1943 à Göteborg (Suède)
 Roy Andersson étudie le cinéma à Stockholm.
 Il réalise son premier film, *Une histoire d'amour suédoise*, en 1970. Le film remporte un franc succès et consacre Roy Andersson (primé notamment au festival de Berlin), comme l'un des principaux artistes de la génération montante du cinéma suédois.
 Roy Andersson peine pourtant à trouver des partenaires pour son second film, *Giliap*, qu'il se décide finalement à produire lui-même, est présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1976, mais ne bénéficie pas du même engouement public. Cet échec commercial marginalise un peu plus un cinéaste déjà atypique.

Roy Andersson se tourne vers la télévision pour qui il tourne de nombreuses publicités. Andersson affine son style, développe son univers et ses spots très insolites remportent tous les suffrages.
 Pour ces pubs, Andersson cumule les récompenses et économise suffisamment d'argent pour fonder en 1981 le Studio 24 afin de produire et réaliser ses films en toute indépendance.

En 1987, son travail est suffisamment réputé pour que le ministère de la santé suédois lui confie le soin de réaliser un spot sur le thème du SIDA. Le court-métrage en question,

Quelque chose est arrivé, ne franchit pas de cadre de la censure, Andersson refusant de se soumettre aux idées véhiculées par le ministère. Roy Andersson refait parler de lui en 1991 lors de la présentation d'un court-métrage de quinze minutes, *Monde de gloire* lequel réussit à faire l'unanimité auprès de la critique internationale. Avec *Monde de gloire*, Andersson abandonne toute idée d'un cinéma narratif.

Le cinéaste tourne sans scénario ni découpage et préfère travailler ses plans en studio tel un peintre. Ce style très singulier, où Andersson, par une succession de saynètes évoque ni plus ni moins que l'humanité toute entière caractérisera très fortement ses œuvres à venir.

Vingt cinq ans après *Giliap*, Roy Andersson révèle au public son troisième long-métrage,

Chansons du deuxième étage.

Le tournage du film, conformément aux méthodes d'Andersson, s'effectue sur une période de quatre années (de mars 1996 à mai 2000), suscitant une attente démesurée.

Composé de 46 plans séquence qui sont autant de toiles, Roy Andersson construit un univers

2007 (sortie France : 21 novembre 2007) - Suède / Allemagne / France / Danemark / Norvège - couleur - 1h34 - VO

film de **Roy Andersson** (réalisation et scénario)

image : **Gustav Danielsson** - montage : **Anna Märta Waern** - premier assistant réalisateur : **Johan Carlsson** - décors : **Anna-Märta Waern** - dessin des toiles de fond et peinture : **Magnus Renfors** et **Elin Segerstedt** - musique : **Benny Andersson** - son : **Jan Alvermark**, **Robert Sörling** et **Owe Svensson** - directrice artistique : **Sophia Frystam** - production : **Roy Andersson Filmproduktion** - productrice : **Pernilla Sandström** - distributeur : **Les Films du Losange.**

avec : **Jessica Lundberg** (Anna), **Elisabet Helander** (Mia), **Eric Bäckman** (Micke Larson), **Björn Englund** (le joueur de tuba), **Ollie Olson** (le consultant), **Kemal Sener** (le coiffeur), **Hkan Angser** (le psychologue), **Jörgen Nohall** (Uffe), **Gunnar Ivarson** (l'homme d'affaire), **Patrik Anders Edgren** (le professeur), **Lennart Erikson** (l'homme sur le balcon), **Pär Fredriksson** (le vendeur de tapis), **Jessica Nilsson** (l'enseignante), **Waklema Nowak** (le pick-pocket), **Jan Wikbladh** (le fan).

COURT MÉTRAGE : CHAMONIX

2002 - France - couleur - 13'

film de **Valérie Mréjen** (réalisation et scénario) - image : **Catherine Pujol** - montage : **Camille Maury** - décors : **Quico Herrero** - son : **Yolande Decarsin** - production : **Le Fresnoy**

avec : **Laura Henno**, **Dominique Gilliot**, **Fabienne Gaston-Dreyfus**, **Bernd Richter**, **Jocelyne Desverchère**, **Catherine Vinatier**, **Manuela Gourary**, **Quico Herrero**, **Charles Pennequin**

Face caméra, neuf personnages racontent chacun un souvenir.

Composé de portraits furtifs et singuliers, *Chamonix* reprend la trame des vidéos commencées en 1997 et des différentes occurrences du travail de Valérie Mréjen (littérature, installations, films...). Pour les protagonistes (acteurs, amis, famille), il s'agit de raconter une anecdote qui a impressionné la mémoire. Nous ne sommes pas pour autant dans le culte du quotidien et de ses « petites choses » il y a chez la réalisatrice une pudeur, une sensibilité et un humour qui touchent juste, le temps d'un passage, d'un écho, d'une rencontre. **RADI**

Valérie Mréjen fouille l'intime, patiemment, cliniquement non pas les grands traumatismes ou les tragédies déchirantes, mais plutôt les tics, les mésaventures, les mauvais coups du hasard, les petites fractures intérieures, les mille situations ridicules et absurdes du quotidien, qui le rendent à la fois désuet et insupportable. **Arnaud Visinet - Bref 2002.**

PROPOS DE ROY ANDERSSON

Sujet et humour - Comment passons-nous notre temps sur terre ? Je prends des exemples de la vie de tout un chacun et j'espère que le résultat est drôle. Pourtant, mes histoires sont tristes aussi, car la vie est tragique et que nous devons tous mourir un jour. À la fin de sa vie, on se rend probablement compte des erreurs qu'on a commises. Mon film ne veut pas culpabiliser le spectateur mais l'inviter à réfléchir sur la façon dont nous occupons notre temps. Mon film précédent, *Chansons du deuxième étage* traitait d'un sujet sérieux : la culpabilité historique et collective. *Nous, les vivants* aborde des questions plus concrètes telles que "Comment se comporter en société ?" Le film est construit autour d'une cinquantaine de scènes déconcertantes, qui confrontent des personnages récurrents à des situations souvent burlesques. Je crois que vivre est compliqué pour tout le monde et que c'est l'humour qui nous sauve. En ce sens, je vois *Nous, les vivants* comme une farce sur la condition humaine.

Tableaux condensés - Les tournants de l'Histoire et les grandes destinées nous passionnent. Mais nous aimons aussi nous asseoir à une terrasse de café pour observer silencieusement les gens. Je retrouve cet attachement aux simples gestes du quotidien dans les tableaux de Millet ou Van Gogh : *Les Glaneuses* m'intéresse autant que les batailles épiques de Delacroix. Les tableaux de Millet, dans la précision de leurs détails, témoignent d'une telle empathie que nous avons le sentiment qu'ils ne pourraient rien dire de plus important que ce qu'ils donnent à voir. J'essaie de composer des scènes intenses et très détaillées pour donner envie au spectateur de les revoir et dans l'espoir de changer son rapport habituel au cinéma. En tant qu'artiste, il me semble important, voire nécessaire, de bousculer les habitudes. Mon film défie les structures narratives conventionnelles du cinéma. C'est ma façon d'être provocateur.

Structure narrative - Lorsque j'entreprends un film, je ne m'appuie pas sur un scénario classique mais plutôt sur une ligne thématique, un concept philosophique ou une atmosphère particulière. Pour *Nous, les vivants*, j'ai conçu les tableaux de

surréaliste, tout en trompe l'œil où les situations insolites, voire burlesques, décrivent sur le ton d'un humour très noir, une humanité en déliquescence, symbole des obsessions précédant l'arrivée du nouveau millénaire. *Chansons du deuxième étage* fait partie de la sélection officielle du festival de Cannes en 2000 et remporte même le prix du jury. Sept ans plus tard, Roy Andersson revient à Cannes dans la sélection Un Certain Regard avec *Nous, les vivants*, une œuvre très propre à l'univers si singulier du cinéaste.

Patchwork de tableaux absurdes et hypnotiques, comme autant de visions oniriques, froidement belles et chaleureusement drôles, de la condition humaine, *Nous les vivants* entre dans le prolongement du précédent film de Roy Andersson, *Chansons du deuxième étage* (2000). Mais tandis que ce dernier baignait dans un mysticisme et un rapport à la culpabilité chrétienne prompts à laisser certains spectateurs sur le carreau, *Nous les vivants* se révèle moins théorique et plus ludique (on y chante à loisir). Arrogance des riches, complaisance des pauvres, inaptitude au bonheur, égoïsme et manque d'empathie... La peinture, d'inspiration inégale, est aussi grisâtre (voire très noire) que profondément humaniste. Et nous encourage à mieux nous comporter les uns envers les autres, histoire que les bombardiers survolant la ville dans le superbe plan final ne lâchent pas leurs obus.

N.S. - Première

la vie quotidienne de mes personnages avec un grand souci du détail. L'assemblage de ces scènes reflète, en quelque sorte, le chaos structuré d'une place de marché bondée. Je souhaitais, avant tout, construire des situations qui laissent la place à l'imprévisible et à la surprise pour les lier par des phrases et des situations récurrentes. À plusieurs reprises, le spectateur se retrouve dans un bar, à l'heure de la fermeture, où une personne légèrement ivre balbutie : "Personne ne me comprend". Cette répétition a une fonction comique, mais accentue également le côté universel des personnages.

Style visuel - J'aime les scènes d'une simplicité très contrôlée, filmées en grand angle d'un seul point de vue et en plan-séquence. Dans mes films, il y a peu de mouvements de caméra. Pour filmer en grand angle, il m'a fallu acquérir une certaine maturité en tant que réalisateur. Mais ce procédé me permet de mieux situer un personnage dans le monde qui l'entoure au lieu de l'isoler. On dit souvent qu'on voit l'âme de quelqu'un dans son regard. Je ne fais pas de gros plan car je comprends mieux l'homme dans son rapport à l'espace qui l'entoure.

Atmosphères - Dans mes films, la conjugaison d'un éclairage tamisé avec des maquillages pâles et des tonalités monochromes - souvent vertes - crée une atmosphère particulière. Mes premiers films ont été influencés par le néo-réalisme italien, notamment *Le Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica, et par la Nouvelle Vague tchèque, mais j'ai vite senti les limites de ce réalisme. J'ai donc développé mon style en condensant et en simplifiant les scènes. Aujourd'hui cette esthétique plus abstraite me paraît plus puissante que le réalisme.

Rêve et réalité - Pour ce film, j'ai voulu alterner des scènes réelles et oniriques, car ce mélange me fascine. Quand le cinéma nous plonge dans un rêve, on peut parler de la vie plus librement, sans se soucier de la vraisemblance. On peut être aussi brutal et ouvert que l'on veut. Dans *Le Charme discret de la bourgeoisie* de Luis Bunuel, j'ai savouré la scène où un homme dit à une assemblée : "Hier, j'ai fait un rêve", et ensuite on voit ce rêve. Je trouvais que Bunuel faisait preuve d'une liberté et d'un esprit incroyables. Cette liberté m'a beaucoup inspiré.

Entre jubilation et grosse dépression, *Nous les vivants* est un tableau poétique et acerbe de l'univers émotionnel de nous autres : les humains. Une esthétique de jour de pluie de la mi-novembre, des gueules d'enterrement, des bars qui suintent l'alcool et au milieu de tout ça, des sons narquois de trombone qui viennent nous rappeler que tout ça n'est qu'une vaste comédie. L'existence tout entière n'est qu'un jeu dont nous sommes tous les joyeux perdants.

Un film choral, sorte de kaléidoscope de la misère humaine, où le besoin de reconnaissance définit cette étrange espèce qu'est celle des hommes. Tous ces êtres caricaturés, balafrés par la vie, ne se ressemblent pas... Pourtant une chose les unit, leur besoin de se sentir aimés et par là d'avoir une justification à leur petite vie sur terre. Nous les vivants attriste autant qu'il réjouit, il est fait de cette ambivalence qui caractérise l'humanité et c'est de là qu'émane toute sa justesse et sa finesse.

Ces images pluvieuses, peintures d'un autre temps, résonnent en nous étrangement... Elles nous ramènent inévitablement à nos propres doutes, à nos propres vertiges. Ces personnages qui crient au monde leur manque d'amour sont le miroir de nos parts d'ombre. Mais heureusement la vie n'est pas que drame sans fond mais aussi comédie, on finit par rire de notre misère simplement humaine.

Si noir soit-il, *Nous les vivants* est animé par une puissante poésie où les images sont des mots qui cessent de cacher les aspérités de l'être. Véritable miroir déformant, exacerbation des sens et du psychisme, ce film jouit d'une profonde humanité où le seul espoir réside dans les bottes mauves d'une jeune fille aux cheveux rouges. Petit chaperon rouge des temps modernes, elle balade ses pieds fluo dans la vie telle l'incarnation de la croyance envers et contre tout qui nous permet d'avancer et de perpétuer l'humanité. Un film étrange, qui passe comme une douce vague d'amertume, mais ne nous laisse pas indemne. A voir comme une expérience étrange, un tête à tête avec les failles de l'humanité qu'on préfère en général rangées dans un coin à l'abri de tout regard...

Florence Rochat - commeaucinema.com

Le Suédois Roy Andersson fait partie de ces cinéastes singuliers qui portent un regard décalé sur le monde. Quelque part entre Otar Iosseliani (*Jardins en automne*), Ulrich Seidl (*Dog Days*), György Palfi (*Taxidermie*), Aki Kaurismäki (*L'Homme sans passé*) et Aleksander Sokourov (*L'Arche russe*). Car son univers confronte une noirceur déprimante à un humour dévastateur. Après le déroutant *Chansons du deuxième étage*, il s'ouvre pourtant à une plus grande légèreté, malgré la grisaille dominante de *Nous, les vivants*. Les tableaux s'enchaînent et s'articulent autour de scènes quotidiennes de personnages anonymes et universels, qui séduisent l'œil et l'esprit. Ici une femme chante son désespoir avant de se souler, là un jovial senior s'entraîne au cor, plus loin une amoureuse transie pleure dans un café, ou un couple avancé discute sérieusement en forniquant. Andersson filme l'absurdité du monde moderne, la truculence et le loufoque de chacun, la cruauté et aussi l'espoir. Car au milieu d'une image sublime et d'une esthétique ultra soignée, dominée par le gris, le beige, la lividité et la crasse, des tâches de couleurs résistent : une paire de bottes mauve, un bouquet de fleurs oranges. C'est cela la force de ce merveilleux tableau animé. Une profonde croyance dans l'être humain qui perce malgré tout. Et ça fait du bien.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma